LE COURRIER DE L'OUEST

VOL. II — EDMONTON, ALBERTA, JEUDI, 25 JUILLET 1907 — No. 42

Sir Wilfrid

de retour au Canada



Sir Wilfrid Laurier est de nouveau parmi nous.

Son voyage en Europe a à peine duré un peu plus de trois mois, et cependant, quel travail il a accompli!

Nous ne parlerons pas ici des travaux de la conférence impériale et du rôle prépondérant que notre compatriote y a joué.

Nos lecteurs sont déjà au courant des projets gigantesques qu'il y a soumis à l'étude et des avantages sans nombre qu'il y a pour le Canada de les voir se réaliser.

En Angleterre, en France, en Italie, sa parole, son prestige, sa puissante personnalité, lui ont partout conquis les sympathies, le respect et l'admiration.

La presse conservatrice de notre pays, qui d'habitude ne pèche pas par largeur de vue, est presque unanime à reconnaître le rôle prépondérant joué en Europe par notre concitoyen, et les services qu'il a rendu à notre pays en nous faisant connaitre davantage, comme nation.

En présence de témoignages si décisifs, nous ne pouvons que mépriser ces quelques voix discordantes qui s'élèvent pour essayer de diminuer le prestige de notre grand homme d'état.

En vérité, ce serait faire trop d'honneur à ces tristes sires que de s'occuper d'eux.

Au nom de tous les canadiens-français de l'Ouest, nous vous souhaitons, Sir Wilfrid, la plus cordiale bienvenue et dans l'intérêt du pays, nous désirons, pour de longues années encore, vous voir diriger ses destinées et ainsi lui assurer une ascension rapide vers le progrès.

Plus de 200,000 immigrants depuis six mois.

Ottawa—Le département de l'immigration dit que le nombre total d'immigrants arrivés au pays depuis six mois est de plus de 200,000, ce qui est une augmentation mémesur les douze mois de 1906. Tout l'espace disponible sur les steamers partant pour le Canada est retenu pour le mois prochain. La prophétie que l'immigration au Canada se monterait à 300,000 cette année est en voiede se réaliser.

Enquête sur la qualité des immigrants.

Le département de l'Immigration adresse des circulaires aux fermiers d'Ontario chez qui ont été placé des immigrants, pour savoir s'ils donnent satisfaction, si on a à se plaindre d'eux sous le rapport de la conduite et de la classe de gens que le Canada fait venir de l'Angleterre et de l'Europe Continentale. On attache plus d'importance à la qualité qu'à la quantité des nouveaux citoyens du Canada.

Assemblée Mémorable

Dimanche dernier les Canadiens-Français d'Edmonton et des alentours se sont rendus en grand nombre à l'invitation de la Société St-Jean-Baptiste, à l'occasion du passage parmi nous de l'hon. juge Landry.

Dans l'assistance, nous remarquions avec plaisir que le beau sexe était très bien représenté. Plusieurs membres du clergé étaient aussi présents.

La Société St-Jean-Baptiste de Morinville, avait pour cette circonstance, délégué deux de ses membres, M. M. H. Hétu et T. Nobert.

Il y eut chant et musique. Nos artistes Canadiens ont exécuté un programme qui leur a valu de chaleureux applaudissements.

Le Dr De Lotbinière Harwood, accompagné au piano par Mde Harwood nous fit une fois de plus admirer sa diction parfaite et sa voix magnifique.

Mde Aug. Lessard, que nous avions déjà entendue lors du concert sac é donné à l'église St-Joachim, semble s'être surpassée et les applaudissements réitérés de l'assistance montrèrent avec quel enthousiasme elle apprécait son talent de chanteuse.

Le programme musical fut rempli par Mlles Bérubé et Tessier qui méritent une mention toute spéciale et au nom de la société St Jean-Baptiste, nous les remercions ainsi que Mr Harwood, Mde Harwood et Mde Lessard, d'avoir assuré le succès de cette réunion intime.

M. W. Gariépy, président de la société St Jean-Baptiste, au nom de tous les Canadiens, souhaite la bienvenue à l'honorable juge Landry et invite l'hôte distingué à adresser la parole.

Le manque d'espace nous force à remettre cette publication à la semaine prochaine.

Jetés sous un train en mouvement.

Un accident qui aurait pu avoir des suites fatales est arrivé ces jours derniers à St-Albert. Le train du soir venant d'entrer en gare les personnes qui débarquaient étaient à l'arrière du char lorsque soudainement le train a reculé donnant ainsi un contre coup qui a fait tomber M. H. B. Dawson et Mde Mc Donald de St-Albert. On dit que la compagnie avait négligé de mettre une chaine à l'arrière du char et lorsque le train a fait machine en arrière, il n'y avait rien pour les empêcher de tomber.

Si M. Dawson et Mde Mc Donald ont évité d'être écrasés c'est dû à la présence d'esprit de leurs compagnons de voyage qui ont reussi à les retenir un peu. Quand le train s'est arrêté on a eu quelque difficulté à relever Mde Mc Donald dont les vêtements étaient pris sous les roues.

M. Dawson a éprouvé de violentes douleurs au dos et on croit que Mde Mc Donald souffre de lésions internes.

COIN FEMININ

CHRONIQUE

Instantané

La scène se passe à X. dans une de ces pittoresques maisons qui émaillent nos prairies et, à qui la très charmante hôtesse a su donner un renom envié d'hospitalité gracieuse. Le ciel toujours d'excellente humeur, roule là-haut des petits nuages gris qui crèvent de temps en temps en une bénédiction dont on se passerait volontiers.

Sans vouloir parodier : que faire en temps de pluie à moins qu'on ne se lamente ? Et on ne s'en fait pas faute !

1er Monsieur, (brun, blond ou roux —ne blessons aucune susceptibilité)—Tout simplement dégoûtant ce temps-là !

2ème Monsieur—Le mot est juste !

1ère Dame (Elles sont toutes jolies ou le croient, ce qui revient au même). (Arrêtant son aiguille au milieu d'un feston et s'adressant à mi-voix à la 2ème Dame)—Vous ne la connaissez pas ?

2ème Dame—Non, mais on m'a déjà dit qu'elle était très laide. Est-ce aussi vrai que ça ?

1ère Dame (vivement) — Oh, ma chère !..

3ème Dame—Une tour ! et des cheveux ! des dents !

4ème Dame (Avec cette indulgence particulière aux femmes envers une autre femme)—Oui... certainement elle n'est pas belle... elle a de beaux yeux cependant...

Des yeux de femme, surtout s'ils sont beaux, intéressent toujours un homme.

1er Monsieur (avec intérêt) — Vous parlez de ?..

2ème Dame—Mme Zède.

3ème Dame—La svelte Mme Zède !

2ème Dame—Vous la connaissez, Monsieur, ces dames assurent qu'elle serait très utile, près d'une basse-cour, pour éloigner les loups ! Votre avis sur cette laideur phénoménale.

Tous les messieurs, en chœur,—vraiment admirables dans cette union —Charmante, adorable ! des yeux ! une taille...

Ces dames, non moins unies, paraissant mordre dans une citron vert... d'éléphant blanc !

3ème Monsieur—Taille de guêpe, serait en effet un peu exagéré ; mais vous ne pouvez pas nier qu'elle ait des yeux superbes ?

2ème Dame—Peut-être...

1ère Dame—Vous me faites grincer des dents avec ces yeux ! La couleur n'est peut-être pas désagréable... mais ils sont bêtes, sans expression...

3ème Dame—Et puis elle n'a point de chic...

1ère Dame—Elle est commune...

3ème Monsieur (avec des yeux au plafond) — Des cheveux à faire rêver du Titien !

2ème Dame (en lançant un regard malicieux aux autres dames) Vous préférez les blondes ?

3ème Monsieur (une petite flamme de vengeance sous des cils très longs) — Il est vraiment impossible d'être juste en parlant d'une femme devant d'autres femmes...

3ème Dame—Vous a-t-on contredit dans l'énumération de ces qualités...

3ème Monsieur — ...morales ! Mais vous ne voulez pas qu'elle ait de jolis yeux !...

2ème Dame (un peu naïvement) — Ce n'est pas la même chose !... Je ne prétends point qu'elle ait mauvais caractère...

1ère Dame—Bon cœur...

4ème Dame—Peut-être un peu trop même. Vous savez bêtise et bonté commencent par la même lettre !...

2ème Dame—Le mari est très bien, lui, paraît-il.

Ces messieurs (en chœur)— Elle lui est cent fois préférable !

2ème Dame (continuant le piège que ces messieurs ne voient pas tendu) — Intelligent.

Ces messieurs — Laissez-nous rire ! Intelligent ! lui ! Oh ! Ah !...

MAGALI.

Bois-Brûlé, juillet 1907.

Tenue du Ménage

NETTOYAGE DE LA TABLE DE CUISINE.

La table de cuisine doit être fréquemment lavée, et non grattée, comme on le fait dans beaucoup de maisons. On fait fondre gros comme la moitié d'un œuf de cristaux de soude dans un litre d'eau bien chaude ; on verse cette eau sur la table peu à peu en commençant par une de ses extrémités, et on frotte avec soin à l'aide d'une brosse de chiendent ; lorsqu'on a bien frotté partout, on pousse cette eau dans un vase large qu'on a placé à terre à l'extrémité de la table. On y fait ensuite couler de l'eau claire, qu'on promène de nouveau à l'aide de la brosse jusque dans le vase ; puis on rince avec une éponge et de l'eau claire.

C'est par le même procédé qu'on obtient la propreté de l'évier, du billot et du fourneau s'il n'est pas en fonte ; car ces meubles de cuisine doivent avoir un aspect de propreté parfaite.

On peut également se servir d'une lessive qu'on prépare en faisant bouillir de la cendre dans de l'eau ; on laisse ensuite reposer cette lessive, et on la décante. On la fait chauffer avant de l'employer. Si la table est en bois de frêne ou de hêtre et par conséquent naturellement blanche, on entretient cette blancheur en versant dessus, après l'avoir lavée, un peu d'eau de javelle.

(De la Maison Rustique).

La Consolatrice qui ne savait pas...

Vous avez guéri ma souffrance
Sans savoir ce qu'elle pleurait...
L'amitié de votre présence
A tant caressé mon secret...

Impassible et pourtant si tendre,
Vous parfumiez la vérité,
M'offrant tout l'espoir, sans m'entendre,
Comme une fleur de charité.

Mon mal, rien n'a pu vous le dire
Mais vos yeux étaient réchauffants,
Et malgré vous, votre sourire
Me donnait son baiser d'enfant.

Sur votre seuil plein de corolles,
Le soir, je suis resté parfois,
Abandonné par vos paroles,
Mais secouru par votre voix !...

Oh ! quel destin sacré te pousse,
Petit ange qui m'est venu,
Toi, dont la douceur est si douce
Qu'elle console l'Inconnu !

Toi qui passas, penchée à peine,
Près du pauvre, près du pécheur,
Et qui te mêlas à sa peine
En gardant toute ta blancheur.

HENRI BARBUSSE

Deer Cottage

Sur un vaste plateau que borde une falaise
Dont le pied est baigné par la Red Deer River,
D'où le regard s'étend au loin et fouille à l'aise
Le vallon vert l'été, blanc de neige l'hiver,
Dans un isolement bien fait pour la retraite,
Loin de toute cité, sans routes ni chemins,
Où seul pourrait se plaire un indolent poète
Assuré de trouver le pain du lendemain,
S'élève une maison dont le toit apparaît
Sur des murs dont la chaux fait une tache blanche
Au milieu du décor d'une vaste forêt.
A l'entour, de grands parcs disposés pour le ranche
Etendent au lointain leur tapis verdoyant ;
Au nord, sortant du pied de collines herbées
Des sources coulent vers la rivière en passant
Dans le fond d'une crique aux pentes escarpées.
Auprès de la maison, un assez grand jardin,
Où l'on cultive des légumes peu fragiles,
Dressant leurs tiges grêles au soleil du matin
Et chauffant, à midi, leurs organes débiles.
Les pâturages nus semés de quelques bois,
Le calme tout autour dans la vaste prairie
Où seul le cri strident d'un coyote aux abois
Vient rompre l'uniforme et vague rêverie :
C'est le sauvage lieu que deux jeunes Français
Ont choisi pour séjour. Ce pauvre coin de terre,
Deer Cottage, abritant leurs espoirs, leurs regrets
Fait qu'à certains moments une pensée amère
Vient effleurer leurs fronts. . . le désespoir jamais !

ETIENNE et CHARLES (Collaborateurs.)

LES VIGNNS DU MIDI

Les vignes du Midi

M. René Bazin, de l'Académie Française, publie dans les "Annales" un bien joli croquis, souvenir d'un voyage qu'il fit dans le département de l'Hérault, à l'époque des vendanges.

La vigne est déjà très belle dans le Bordelais. Mais la vigne bordelaise est trop bien taillée, trop bien dressée en lignes d'espaliers séparés par des sillons de terre ; elle est, de plus, mêlée d'autres cultures. Il faut la voir, dans l'Hérault, souveraine maîtresse, remplissant les vallées et grimpant les collines, poussant en pleine liberté, jetant ses rames à tous les vents. Elle a je ne sais quoi d'excessif et de populaire. Elle déborde par-dessus les sentiers. C'est une vigne sans tenue, mais d'une sève superbe. Et toute la campagne qu'elle couvre est d'une couleur d'émeraude.

Pour la mieux visiter, pour avoir un prétexte de rôder parmi les vendangeurs, j'emporte mon fusil. Le domaine où je suis est un des plus grands du département. Il compte trois cent hectares plantés en vignes dont deux cent cinquante en plein rapport. Je laisse le château, masse imposante et rouge parmi ce vert. Et, tout de suite, j'entre dans un clos d'aramon, le cépage le plus productif et le plus commun de ce pays.

On m'a dit que l'année était belle. Mais je ne m'attendais pas à une pareille abondance. Autour du cep,—d'origine américaine, et déjà vieux,—une couronne de grappes pressées, dont beaucoup pèsent, assurément, plusieurs livres, et formées de grains si plein et si gros que je pense à l'image classique des deux Hébreux, revenant de la terre promise, avec des raisins semblables pendus sur un bâton! Les sarments forment là-dessus, une voûte d'ombre. Ils ont un air de santé. Pas une de leurs feuil les n'est tombée. De près comme de loin, c'est la même impression de verdure toute saine, toute vivante et sans nuance. Parfois, seulement, une petite fusée de pampres sortie imprudemment du couvert et pointant vers le ciel a rougi avant l'heure. On la prendrait pour une fleur pourpre, semée par le vent. Des tiges de roseaux isolées se dressent aussi, ça et là, un peu plus pâles que la vigne. Tout le reste n'a pas une tache.

Voilà le vrai Midi !

Jusqu'en 1875, on le sait, la prospérité fut extrême, dans le midi, et spécialement dans l'Hérault. Le vin se vendait certaines années, jusqu'à trente et trente-cinq francs l'hectolitre. Le phylloxera n'avait pas achevé son oeuvre. Le moindre paysan fai-ait fortune et — comme l'économie n'est point au nombre des qualités distinctives de cette région, comme en tout pays l'excès de richesse étourdit un peu — se demandait comment dépenser ses revenus. Il rencontrait des idées étranges. C'était le temps où il achetait des lustres pour sa chambre, un piano pour sa fille, un tapis de haute laine pour sa cuisine, le temps où il mettait son fils au collège, avec la recommandation expresse de lui donner des répétitions de latin de grec, de mathématiques et généralement de toutes les sciences enseignées, afin de bien établir que le père pouvait s'offrir ce luxe en la personne de son enfant.

Hélas ! il a fallu en rabattre. Les années dures sont venues.

RENÉ BAZIN.

Concert à Innisfail

La population catholique d'Innisfail a donné mercredi dernier un grand concert au profit de son église. Le succès a été complet et l'assistance d'élite qui remplissait la salle a déclaré d'une voix unanime que ce concert était le meilleur qui ait jamais été donné dans la localité.

L'orchestre sous la direction du Révd Mr Voisin O. M. I. et avec le concours de deux violonistes de mérite, Mlle J. Lerouge et M. L. Humbert, a fait sensation.

Les chansons tant en anglais qu'en français ont mis en relief les voix remarquables de Mde et Mlle Humbert, Miss Ethel Drea et M. M. L. de Chauny.

Les compositions de M. Z. Bennett, en particulier son chant intitulé " My home is Innisfail " ont été applaudis à outrance. Accompagner des morceaux si différents, le faire avec une délicatesse accomplie, atteindre ce point de perfection si rare chez une accompagnatrice, qui est de rehausser le jeu des autres en se faisant oublier soi-même, telles sont quelques-unes des qualités qui ont fait particulièrement apprécier Mlle Gabriel Humbert.

Avant son départ pour l'est ou elle donnera une série de concerts, Mlle Jenny Lerouge, a bien voulu apporter son concours. Après avoir puisé en Europe, dans l'étude constante des grands maîtres classiques et dans les leçons d'un maître qui fut leur ami, et précieusement recueilli les secrets de leurs inspirations, Mlle Lerouge était bien en mesure de faire apprécier cette savante musique classique, et la faire apprécier même aux plus profanes. Enfin de l'avis de tous ce concert fut un succès et votre correspondant se joint à tous les assistants pour remercier les dévoués artistes qui ont apporté et assuré le succès de cette fête de famille.

Incendie considérable

Un des incendies les plus considérables que nous ayons eus en cette ville, s'est déclaré de bonne heure, dimanche matin dans le bloc Watts, au coin de l'avenue Jasper et de la 3ème rue.

Quatre magasins, une confiserie, un café et le théâtre Kevin sont en ruines. Les pertes s'élèvent à environ $25,000.

Le bloc étant en bois, est vite devenu la proie des flammes. Le feu a commencé dans le Morton's Café, et on l'attribue à une explosion de pétrole dont on se servait le dimanche en remplacement de l'électricité qui ne fonctionne pas ce jour-là.

Les flammes se communiquèrent rapidement au théâtre Kevin où il causa des dommages considérables partiellement couverts par une assurance de $2,000.

L'épicerie Bruce Inglis a été complètement détruite. Les portes sont de $5,000 avec très peu d'assurance. La confiserie Lewis fait une perte de de $5,000 en partie couverte par les assurances, Ireland Bros., bijoutiers, perdent plusieurs milles piastres de stock, assurances partielles. Le Parisian Millinery Store est une perte totale avec une assurance insignifiante. Tant qu'au Café Morton on n'a rien sauvé du tout et il n'y a que $200 d'assurances. L'opéra a aussi été pas mal endommagé par l'eau et la fumée. On a réussi à sortir les chaises, l'ameublement du bureau, etc.

Les pompiers ont fait d'excellent travail et au bout d'une heure le feu était sous contrôle. Il n'y avait pas la moindre brise, heureusement, car nous aurions eu à déplorer une sérieuse conflagration.

Le chef de police, le major Beale, a été un des premiers rendus et a maintenu un ordre parfait.

Le propriétaire du bloc incendié, M. Watts, se propose de reconstruire immédiatement, et avant peu ces bâtisses seront prêtes à être occupées.

On demande—Un cuisinier français pour l'hôtel Métropole de Battleford, Saskatchewan. Les passages seront payés. S'adresser à J. Bonin, Hôtel Métropole, Battleford Sask.

2

Instituteur disponible—Mr Dorais, instituteur en retraite, autrefois professeur à l'académie Commerciale Catholique de Montréal et principal de l'Académie St-J.-B., en visite à Edmonton, accepterait de prendre la direction d'une école, à la ville au à la campagne.

Mr Dorais possède un diplôme démique pour l'enseign t des deux langues. S'adresser au " Courrier. "

Juillet, 25 Août,1.

A vendre— Un bon bicycle anglais. Marque " B. S. A. " Modèle 1907. S'adresser au journal.

Pour les Cultivateurs

BEURRE DOUX ET BEURRE SALÉ.

Dans des correspondances précédentes, nous avons parlé de la nécessité d'introduire la pasteurisation dans la pratique habituelle de la fabrication du beurre. Nous avons déclaré que c'était le facteur le plus important quand on a en vue de donner au beurre une conservation de longue durée. C'est un grand tort de croire que le sel à haute dose donne de la conservation au beurre; il est beaucoup plus rationnel d'apporter dans la fabrication tous les soins qui nous assurent l'absence de toute caséine. On s'accorde à la considérer comme la cause efficiente du changement de saveur dans le beurre, et les efforts du fabricant doivent tendre à son élimination la plus complète.

En communauté d'idée avec le commerce, nous aimerions à rencontrer sur le marché, à Montréal, du beurre de longue conservation et ne portant pas plus de 2 p. c. de sel. C'est une antique erreur de faire une distinction entre marché local et marché d'exportation. S'il est encore quelques marchands qui persistent à maintenir cette distinction, rappelons-nous que l'Association des acheteurs de beurre et de fromage de Montréal, ne la reconnait plus.

Quand se présente quelqu'occasion de faire connaitre au public intéressé ce qui se fait dans la Province de Québec, il faut bien se rappeler que toutes les appréciations faites sur nos beurres sont reçues avec avidité par les importateurs et consommateurs de produits canadiens. Ne perdons jamais aucune chance d'augmenter et de répandre de plus en plus la réputation de nos beurres: qui se chargera de le faire si nous n'y pensons pas, ou si nous agissons comme n'y pensant point. Faisons savoir que nos beurres salés d'exportation le sont à pas plus de 2p.c., et que nous exportons aussi du beurre doux. Nous comprenons sous cette dénomination les beurres auxquels on ajoute de 1-4 à 1-2 p.c. d'un préservatif quelconque sans aucune addition de sel. Cette dernière sorte de beurre devient en très grande demande, et devrait être comprise dans une classe spéciale et distincte.

L'Elevage des Volailles.

Dans le numéro du 8 juin 1906, nous traitions de l'élevage artificiel des poussins, des premiers soins à leur donner et de leur alimentation durant la première période de leur croissance.

Nous nous proposons d'étudier aujourd'hui quelques-unes des principales causes d'insuccès à une époque un peu plus avancée, et des précautions à prendre pour assurer un prompt développement.

Un grand nombre de personnes prennent un soin très minutieux des poussins lorsqu'ils sont avec la mère naturelle où artificielle, mais lorsqu'ils commencent à courir et à se conduire eux-mêmes, ils les soignent très peu ou même pas du tout croyant qu'ils peuvent trouver suffisamment de nourriture dans les cours, les champs, les vergers, etc., pour les alimenter d'une manière convenable et leur permettre de se bien développer. Dans de telles conditions les poulets n'atteignent jamais le volume qu'ils pourraient avoir si on leur portait un peu plus d'attention. Même quand ils sont en liberté, ils doivent toujours recevoir une nourriture abondante, saine et variée pour pouvoir se développer rapidement.

Les maisonnettes à élevage malpropres, mal aérées, trop exigues pour contenir à l'aise le nombre de poulets conduits avec la mère, sont une cause directe de retard dans la croissance des élèves. Les cabanes doivent toujours être entretenues très proprement, les déjections doivent être enlevées tous le jours. Pour faciliter ce travail, les cabanes seront posées sur une base mobile faite de quelques bouts de planches excédant de quelques pouces tout autour. Durant les grandes chaleurs, il faut laver à grande eau, au moins une couple de fois par semaine, tous les objets et ustensiles servant à l'élevage : augettes, maisonnettes, vases etc.

Quelques fois on se sert pour l'élevage de cabanes n'ayant pas de fond, c'est-à-dire, reposant sur le sol même, cette méthode n'est praticable que sur les terrains bien sains. Dans ce cas, on devra les changer de place tous les deux jours, afin de toujours avoir un fond propre et de l'herbe fraiche; autrement les déjections déposées par les poulets sur le sol ne tarderaient pas à le contaminer, à y engendrer la vermine et à occasionner des maladies.

Les maisonnettes doivent être de grandeur proportionnée à la grosseur et au nombre des poulets, car l'agglomération est aussi préjudiciable que l'insalubrité au développement des

Suite à la Page 7



Le Courrier de l'Ouest

Publié par " La Compagnie de publication du Courrier de l'Ouest."

CONDITIONS D'ABONNEMENT : 1 an, $1.00, Six mois, 50 cts.
PAYABLE INVARIABLEMENT D'AVANCE
Toute demande pour changement d'adresse doit être accompagnée de la somme de cinq cents.

Toutes communications et lettres doivent être adressées :
LE COURRIER DE L'OUEST, Boite 25, Edmonton, Alta.

Jeudi, 25 Juillet 1907

Mr Bourassa

et les provinces de l'Ouest.

Mr Bourassa, chef politique en herbe est allé à Montmagny, pour mousser la candidature d'un de ses deux Lieutenants, Mr Armand Lavergne.

C'était son droit, c'était même son devoir !

M. Bourassa a profité de l'occasion qui lui était offerte, et entouré de son état major, il a énoncé son programme politique.

Le plus grand crime politique dont Mr Bourassa accuse le gouvernement de Sir Wilfrid Laurier, c'est de peupler l'Ouest-Canadien d'étrangers !

Ces étrangers suivant lui, ne seront jamais d'aussi bons citoyens que nos compatriotes des vieilles provinces.

D'abord, je me demande avec qui Mr Bourassa se propose-t-il de peupler nos vastes prairies de l'Ouest le jour, qui, espérons-le, est encore loin, où il aura pris la direction des affaires du pays.

S'il veut augmenter la Population du Canada, il faudra bien, il me semble, qu'il invite les étrangers à venir chez nous.

[A]lors s'il décide de ne pas arrêter [le gr]and courant d'immigration qui [se p]roduit actuellement, au grand [avan]tage de notre pays, s'imagine-t-il, que sa sagesse aidant, il pourra faire un choix plus judicieux des immigrants ?

Que Mr Bourassa me permette de lui dire, et je crois que je suis aussi autorisé que lui à parler de l'Ouest-Canadien, qu'il se trompe, et que malheureusemeat il induit en erreur ses compatriotes des vieilles provinces.

Mr Bourassa se trompe, et je crains que ce soit sciemment, quand il dit que le ministre de l'Intérieur peuple les provinces de l'Ouest avec des oiseaux de pénitenciers des vieux pays.

Mr Bourassa trompe également ses compatriotes de Québec et d'Ontario quand il insinue que nos braves colons de la Saskatchewan et de l'Alberta ne sont pas imbus des lois constitutionnelles de notre pays, et qu'il y a danger que ces mêmes colons deviennent de faux patiotes.

Je le demande à Mr le ministre de la justice du Canada.

Est-il appelé à exercer ses prérogatives plus souvent dans l'Alberta et la Saskatchewan que dans la province de Québec ou dans l'Ontario ?

L'exécuteur des hautes œuvres est-il appelé à exercer ses fonctions plus souvent dans nos Provinces de l'Ouest que dans les Provinces de l'Est ?

Non Mr Bourassa, consultez les rapports judiciaires, et vous constaterez que l'ordre publique n'est pas plus troublé ici que chez vous.

Suivant moi vous faites une œuvre antinationale quand vous demandez à vos compatriotes de croire qu'il y a danger que nos braves colons de l'Alberta et de la Saskatchewan ne deviennent de faux patriotes.

Il ne s'est passé aucun incident dans nos belles Provinces pour justifier une telle assertion de votre part.

Il n y a même pas eu ici une tentative faite pour imposer à une des différentes races qui forment notre population de l'Ouest, un drapeau national autre que le Drapeau Canadien.

Mes compatriotes de la Province de Québec, et surtout mes amis de Montmagny, je vous le répète, ces assertions de M. Bourassa sont inexactes, antipatriotiques, et je doute même qu'elles soient sincères.

PHILIPPE ROY.

Le Député de Montmagny

Mr Lavergne qui ne manque jamais l'occasion de faire appel aux préjugés dans la discussion des questions politiques s'est fait entendre à Montmagny.

Comme d'habitude, ce jeune écervelé en a dit de belles. Jugez donc : —" Il parle de la loi du dimanche."—

" Si jamais un gouvernement a " fait une loi dans un plus mauvais " sens, c'est lorsqu'il a prétendu qu'il " était raisonnable de défendre aux " habitants de soigner leur animaux " le dimanche sous peine d'une amen- " de de $1 à $40."

Peut-on parler avec une mauvaise plus manifeste. Libre aux habitants de la province de Québec d'apprécier.

A-t-elle rien changé à leurs habitudes, cette loi du dimanche ?

Non ! Si ce n'est de faire disparaître ces excursions de plaisir, qui souvent n'étaient que des occasions de débauche et dont les honnêtes gens étaient unanimes à demander la suppression.

Il ajoute en parlant de l'émigration étrangère :

" Vous êtes déjà allé à la gare pour " voir passer les trains d'émigrants. " Ce sont des ivrognes, des voleurs, " des forçats, des syphilitiques qui " nous arrivent."

" Le gouvernement installe ces " immigrants sur les plus belles terres " du Nord-Ouest pour un prix dérisoi- " re, tandis que les Canadiens payent " plein prix s'ils veulent avoir un " morceau de terre là-bas."

Pour ce qui est de ces ignobles insultes jetées en bloc à tous les immigrants, il suffit de les citer pour en souffleter la face de ce jeune fanatique.

Il a suffit au député de Montmagny de voir passer des trains remplis d'immigrants, pour le convaincre que ce sont tous des déclassés, des gibiers de prison et un ramassis d'ignobles bandits.

La grande popularité dont jouissent les terres de l'Alberta, font que nous recevons la très grande partie de cette immigration. Etant en contact et voyant ces immigrants à l'oeuvre, nous devons être à portée de juger de leur valeur.

Ce sont d'honnêtes travailleurs dont un grand nombre possèdent des capitaux plus ou moins considérables, qui leur permettent de se fixer sur des terres.

Cette classe d'immigrants est la meilleure qui puisse être obtenue. Elle est recrutée dans la population rurale d'Angleterre et d'Ecosse.

D'ailleurs, le député de Montmagny en veut-il une preuve officielle, il n'a qu'à comparer les listes des cours criminelles et civiles des vieilles provinces avec la nôtre et eu égard à la population, la comparaison sera en notre faveur.

Le crime y est inconnu. Le vol et les désordres y sont rares.

Ici à Edmonton, la plupart des gens jugent inutile de fermer leurs portes à clef. Chose qui serait considérée comme très imprudente à Montréal et à Québec.

Quant aux homesteads, nous défions le député de Montmagny de nous citer un seul exemple qu'un émigrant étranger fut traité de préférence à un Canadien.

C'est donc encore un mensonge évident qui prouve bien la duplicité du député de Montmagny.

Le Dr Sproule et Mr Lavergne sont deux dignes compères. Le premier accomplit son travail de discorde dans les provinces de l'Ouest et l'autre dans la province de Québec.

De tels députés sont le déshonneur d'un parti.

Sir Wilfrid à Paris

Interviewé par Mr J. R. Brutinel,

Ex Rédacteur de notre Journal.

A son retour d'Italie, Sir Wilfrid Laurier devait présider aux fêtes données par la Colonie Canadienne de Paris à l'occasion de la St Jean-Baptiste. Le soir du 24 juin, un banquet devait lui être offert, banquet auquel étaient convié diverses personnalités politiques françaises, notamment le ministre du Commerce.

Cependant, de graves événements étant survenus dans le Midi de la France, toutes les fêtes furent suspendues sur l'invitation du Gouvernement,

L'arrivée de Sir Wilfrid Laurier fut retardée et ce n'est que le 27 au soir qu'il descendit au Palace Hôtel, Champs Elysées.

Je me rendis auprès de lui afin de faire bénéficier nos lecteurs de l'Ouest de quelques minutes de causerie avec le grand homme d'Etat.

Son accueil fut ce qu'il est toujours, simple, cordial et plein de bonhomie fine dont Sir Wilfrid a seul le secret.

Les quelques semaines de vacances qu'il vient de prendre, l'ont parfaitement reposé, il est souriant, dispos et prêt à reprendre au point où il l'a laissée, sa tâche lourde et ingrate.

Sir Wilfrid est réfractaire à l'interview, il se méfie un peu de l'imagination des journalistes, je m'en aperçois lorsque j'essaie de lui poser quelques questions précises à propos des traités de commerce avec la France et l'Italie.

Son oeil bleu devient froid soudain comme une porcelaine pendant qu'il me répond : " Oui... nous espérons réussir, d'ailleurs deux ministres, M.M. Brodeur et Fielding, restent à Paris, moi, je rentre à Ottawa."

Au ton de sa voix, je devine qu'il serait inutile d'insister et je m'abandonne à la causerie pleine de charme du Premier Ministre.

Grâce à son esprit alerte, vif et primesautier nous touchons aux sujets les plus différents.

Il me dit d'abord combien il déplore la mort si inopinée de M. Noël. Il veut ensuite que je lui parle de l'Ouest. Je le fais avec un enthousiasme qui le fait sourire, " Mais, vous êtes, quoique Français de naissance, plus Canadien qu'un Canadien, je suis, ma foi, bien aise de vous entendre parler ainsi."

C'est maintenant du " Courrier de l'Ouest " que nous parlons et aussi du groupe qu'il représente et dont il défend les intérêts. Sir Wilfrid me dit toute la sympathie qu'il a pour les Canadiens-Français de l'Ouest, et aussi pour notre journal qui *devrait se trouver dans toutes les maisons où un Canadien-Français habite.*

La conversation s'engagea sur la politique générale du Canada, et sur celle particulière à chaque province, puis tombe tout à coup sur les événements qui viennent de troubler la France.

Avec la conception nette et précise qu'il a des événements, Sir Wilfrid en parle comme l'aurait fait un homme d'état français, mieux même, car ceux-ci sont souvent influencés par des considérations de politique pure, tandis que notre premier ministre ne se place qu'au point de vue économique, le seul d'ailleurs, qui devrait être examiné dans la situation présente. Il apprécie ensuite ces événements au point de vue des effets qu'ils pourraient avoir sur l'émigration vers le Canada.

Sir Wilfrid a vu de près la population méridionale, il la connaît et en parle avec enthousiasme.

Ce sont, dit-il, de braves gens, généralement aisés, durs au travail et très sobres, ils feraient, j'en suis sûr d'excellents Colons Canadiens. L'arrivée d'un grand nombre d'eux serait très désirable,—et après un instant de pose il ajoute, convaincu—très désirable même. Notre conversation dura encore longtemps et lorsque je me lève pour prendre congé, Sir Wilfrid me tend sa main droite pendant que très amicalement sa main gauche se place sur mon épaule. Il me reconduit ainsi jusqu'à la porte de son appartement en me faisant promettre d'aller le visiter lors de mon prochain passage à Ottawa.

Revue Canadienne

Sommaire du Numéro de Juillet 1907

Napoleon Savard—Edmond de Nevers [(portrait.)
Paul Suresnes—Le Fanatisme des Bons.
Albert Lozeau—La mission de la Jeu- [nesse Contemporaine.
Gaston de Montigny—Le Régime Parois- [sial et la Colonistion dans la [Province de Québec (Suite-fin)
Ernest Gagnon—Chanson des Soldats de [Montcalm.
Napoleon Savard—Château de Candiac [(vue.)
Photogravure—Montcalm, d'après Phi- [lippe Hébert.
Alfred Descarries—Le Récit d'un Sol- [dat Canadien (poésie).
Photogravure—De Salaberry, d'après [Philippe Hébert
Alphonse Gagnon—En Chaldée (suite [et à suivre).
Gravure—Bas-relief et inscription tri- [lingue de Darius à Béhisoun, [d'après Rawlinson.
Louis-Raoul de Lorimier—Pages d'His- [toire : esquisse de l'Ile Sainte- [Hélène.
Thomas Chapais—A Travers les Faits [et les Œuvres.
* * * —Notes Biliographi- [ques.

Nouvelles de partout

Athabasca Landing

Depuis trois semaines, nous avons alternativement des jours pluvieux et ensoleillés. Les fermiers et citadins s'en réjouissent.

L'herbe, les légumes et le foin croissent à ravir et les affaires vont bien.

Le R. P. Beaudry, O. M. I., est revenu d'une mission de trois jours au Lac Baptiste.

Le Rev. M. Lapkin, ministre méthodiste, est à faire ériger une église sur la rue principale.

Mr Waker, employé du gouvernement, dirige la construction d'une drague qui sera terminée dans un mois. Vers ce temps les eaux seront basses et Mr Waker commencera le creusement de la Rivière des Esclaves et l'installation des écluses. Lorsque ces travaux seront terminés, nous pourrons nous rendre au Lac des Esclaves en moins de trois jours.

Le chemin en voie de construction du Landing au Lac des Esclaves avance rapidement, déjà 23 milles sont ouverts et M. Tingle nous assure que ce chemin traverse un pays qui promet beaucoup pour l'agriculture.

Mr C. Major est de retour d'Edmonton où il était allé voir l'exposition et visiter ses amis. Il est revenu emportant un bon souvenir d'Edmonton, de l'Exposition et de ses amis.

Mr Pierre Bellerose est revenu de St-Albert amenant une trentaine de bêtes à cornes qu'il a mises en herbage sur sa ferme.

Mr Lucien Novion, arrivé de Bayonne, France, ces jours derniers avec l'intentien de s'établir parmi nous, est allé à Major pour s'y choisir un homestead. M. Novion nous dit que plusieurs familles de France attendent de lui des renseignements sur l'Alberta comme perspective pour les fermiers.

Il leur écrira, les encourageant fortement de venir se fixer au " pays de la liberté et du progrès."

Lavoy.

Etaient en visite, pour plusieurs jours, à Bois Brûlé, chez Madame Collinet : M. et Mme Lebreton, Mlle M. L. Michelin, Mesdames Bernis et Moreau.

St. Albert.

La récolte a une très belle apparence, surtout les légumes.

Madame Boudreau est partie samedi avec sa fille, pour un voyage dans l'est.

M. Loiseau, de la maison F. Perron, nous est revenu d'un voyage au nord. Il a apporté un couple d'oursons, qu'il veut essayer à apprivoiser.

Peu s'en est fallu que nous ayons eu à enregistrer, vendredi dernier, un bien triste accident, M. Dawson et Mde McDonald ont failli être écrasés par le train qui se mit en mouvement sans sonner la cloche d'alarme, Mde McDonald et M. Dawson en sont quittes pour quelques contusions peu graves.

M. O. Leblanc, a vendu sa boutique de barbier à M. Henaire, d'Edmonton, ce dernier à pris immédiatement possession de son nouveau local. Bienvenue au nouveau citoyen.

M. St-Jean ainsi que M. Dawson sont à construire deux magnifiques blocs à deux étages qui feront honneur à notre petite ville.

M. F. Perron vient de finir des réparations considérables à son magasin, ce qui lui donne un air tout à fait nouveau et chic.

Nous espérons que le moulin à farine sera en opération bientôt, déjà on y achète le blé et on y tasse le grain.

La briqueterie est en pleine activité.

Une Exposition dans le comté de St. Albert

M. A. A. Ringuette, du département de l'Agriculture, a reçu l'autorisation du ministre de son département, de s'occuper d'organiser la Société d'Agriculture du comté de St. Albert sous les auspices de laquelle sera faite une exposition des produits de la ferme de ce district.

Des avis ont été lancés par la voix des journaux et des affiches, qu'une assemblée aura lieu samedi prochain, pour faire l'élection de cette société. On nous annonce que M. T. B. R. Anderson, du département de l'Agriculture sera présent à cette assemblée

Quoique ses avis soient tout récents, M. Ringuette nous dit qu'il y a un grand enthoasiasme et que tout promet un succès complet pour cette première exposition.

Les directeurs de chacune des paroisses de ce district seront immédiatement appelés à faire une liste des produits auxquelles seront donnés des prix, et le montant alloué à chacun de ces produits sera fixé à une assemblée de ses directeurs qui aura lieu dans les premiers jours d'août.

Un programme de ces prix sera publié et M. A. A. Ringuette invite spécialement tous les hommes d'affaires de faire partie de cette association et aussi de se faire inscrire sur ce programme ce qui sera un magnifique moyen d'annonce pour eux.

Cette entreprise est de celles qui font progresser un district et à ce titre, M. Ringuette mérite toutes nos félicitations et tout notre encouragement.

NICETTE

— Tu es un homme mort ! dit le médecin en regardant fixement Anatole.

Anatole chancela. Il était venu gaiement pour passer la soirée avec son vieil ami le docteur Bardais, illustre savant dont tout le monde connaît les travaux sur les substances vénéneuses, mais dont Antole avait pu apprécier plus que personne la noblesse du coeur et la bonté quasi-paternelle ; et voilà que, tout à coup, sans ménagement, sans préparation, il entendait sortir d'une bouche si autorisée ce terrible pronostic :

—Malheureux enfant ! reprit le docteur, qu'as-tu donc fait ?

—Rien que je sache, balbutia Anatole très troublé.

—Cherche dans tes souvenirs. Dis-moi ce que tu as bu, ce que tu as mangé, ce que tu as respiré ?

Ce dernier mot fut un trait de lumière pour Anatole. Le matin même il avait reçu une lettre d'un de ses amis qui parcourait l'Inde en touriste. Dans cette lettre se trouvait une fleur cueillie sur les bords du Gange par le voyageur, une fleur rouge, tourmentée, bizarre de forme et dont le parfum, il se le rappelait bien maintenant, lui avait paru étrangement pénétrant. Anatole fouilla dans son portefeuille et en retira la lettre et la fleur qu'il montra au savant.

—Plus de doute ! s'écria le docteur. C'est la " Pyramenensis Indica ! " La fleur mortelle, la fleur du sang !

—Alors, vraiment, vous croyez ?

—Je suis sûr, hélas ?

—Mais ce n'est pas possible. Je n'ai que vingt-cinq ans. Je me sens plein de vie et de santé.

—A quelle heure as-tu décacheté cette lettre fatale ?

—Ce matin à neuf heures.

—Eh bien ! demain matin, à la même heure, à la même minute, en pleine santé, comme tu dis, tu ressentiras une certaine angoisse au coeur et tout sera fini.

—Et vous ne connaissez aucun remède, aucun moyen de...

—Aucun ! dit le docteur.

Et, cachant la tête dans sa main, il se laissa tomber dans un fauteuil, suffoqué par la douleur.

Devant l'émotion de son vieil ami Anatole comprit qu'il était réellement condamné.

Il était comme un fou. La sueur aux tempes, les idées bouleversées, le corps lancé dans une marche machinale, Anatole s'en allait dans la nuit, inconscient de ce qui se passait autour de lui, ne se doutant même par que les rues devenaient désertes. Longtemps il courut ainsi. Enfin, rencontrant un banc, il s'assit.

Combien d'heures resta-t-il ? Le bruit persistant et pénible d'une toux déchirante l'arracha à son anéantissement : il regarda, et il vit sur le même banc que lui une toute petite bouquetière, une enfant de huit ans, maigre et debile,

Qui mourait de l'hiver en offrant le printemps.

Ce vers de François Coppée lui revint aussitôt à l'esprit. Il fouilla dans son gousset et il trouva deux louis. Il allait donner deux sous, quand la pensée lui vint qu'il serait mort dans quelques heures, et il donna les deux louis.

Cet incident lui fit du bien. Jusque-là, il avait été comme un homme qui aurait reçu un coup de massue sur la tête ; son étourdissement se dissipait maintenant et il commença à ressaisir ses idées en déroute.

—Ma situation, pensa-t-il est celle d'un condamné à mort. Encore celui-ci peut-il espérer sa grâce. On gracie beaucoup, de nos jours. Et autrefois, même, quelques-uns ont été sauvé de la hache ou de la corde pour s'être dévoués à une oeuvre difficile et dangereuse, à lancer un navire à la mer, par exemple, ou bien, comme au temps de Louis XI, à épouser une vieille femme. Si on me consultait, j'aimerais mieux lancer le navire. Malheureusement, on ne me consultera pas pendant le peu de temps qui me reste... Mais, à propos, combien me reste-t-il à vivre ?

Il regarde sa montre...

—Trois heure du matin ! Il est temps d'aller se coucher. Me coucher ? Donner au sommeil mes six dernières heures ! Non. J'ai certainement mieux que cela à faire. Mais quoi ? Parbleu ! mon testament pour commencer.

Un restaurant qui reste ouvert toute la nuit n'était pas loin ; Anatole y monta.

—Garçon, une bouteille de champagne et une bouteille d'encre.

Il but un verre de Cliquot et regarda son papier en songeant :

—A qui vais-je léguer mes six mille livres de rente ? Je n'ai plus ni père ni mère ; et c'est bien heureux pour eux ! Et parmi les personnes qui m'intéressent, je n'en vois qu'une : Nicette !

* * *

Nicette était une de ses petites cousines à la mode de Bretagne, une charmante jeune fille de dix-huit ans, aux cheveux blonds, aux grands yeux noirs.

Elle était orpheline comme lui et cette communauté dans le malheur avait établi depuis longtemps entre eux une secrète et entière sympathie.

Ses dernières volontés furent vite rédigées : tout à Nicette. Cela fait, il but un second verre de champagne.

—Pauvre Nicette ! pensait-il. Elle était bien triste la dernière fois que je l'ai vue. Son tuteur, qui ne connait du monde que sa classe d'instrument à vent au Conservatoire de musique, ne s'est-il pas avisé de promettre sa main à une espèce de spadassin qu'elle déteste ! Elle le déteste d'autant plus qu'elle en aime un autre, si j'ai bien compris ses aveux pleins de réticences et d'embarras. Quel est cet heureux mortel ? Je l'ignore ; mais il est certainement digne d'elle puisqu'elle l'a choisi. Bonne, douce, belle, aimante. Nicette mérite l'idéal des maris. Ah ! c'est bien la femme qu'il m'aurait fallu si...

C'est une infamie de la contraindre, de gâter sa vie en confiant un tel trésor à une brute ! Je n'ai jamais si bien compris la généreuse ardeur qui enflammait les chevaliers errants et les poussait à délivrer les belles opprimées. Et si je ne me retenais ! Mais pourquoi me retiendrais-je ? pourquoi ne serais-je pas le chevalier de Nicette ? C'est dit, et dès demain matin... Mais demain, il sera trop tard ; c'est maintenant qu'il faut agir ! L'heure est un peu indue pour voir les gens ; mais quand je me dis que je serai mort dans cinq heures, je me soucie des convenances comme d'une cigue. Allons ! ma vie pour Nicette !

Anatole se leva et s'aperçut qu'il n'avait plus d'argent ; il donna sa montre au garçon pour payer le champagne, une montre de cent piastres.

—Gardez la monnaie !

Le garçon prit le chronomètre en se renignant, l'ouvrit, l'examina longuement, le mit enfin dans sa poche et, toujours méfiant, ne remercia pas Anatole,

Il était quatre heures du matin quand celui-ci sonna à la porte du tuteur de Nicette, M. Bouvard. Anatole sonna une fois, deux fois, et la sixième fois à casser le cordon.

Enfin, M. Bouvard, lui-même, affaré, vint ouvrir en bonnet de coton.

—Est-ce qu'il y a le feu?

—Non, cher monsieur Bouvard, fit Anatole ; c'est une petite visite.

—A cette heure-ci !

—Toutes les heures me sont bonnes pour vous voir. Mais vous êtes peu vêtu, monsieur Bouvard. Recouchez-vous.

—C'est ce que je fais. Mais je suppose, monsieur, que pour me déranger de la sorte, vous avez quelque chose de très important à me dire.

—Très important ! monsieur Bouvard : il faut que vous renonciez à marier ma cousine Nicette avec M. Capdenac.

—Vous dites ?

—Renoncez à ce projet !

—Jamais, monsieur, jamais !

—Il ne faut dire ni jamais, ni toujours.

—Monsieur, ma résodution est bien arrêtée : ce mariage se fera.

—Il ne se fera pas !

—C'est ce que nous verrons ! Et maintenant que vous connaissez ma réponse, monsieur, je ne vous retiens pas.

—Voilà qui est peu aimable ; mais je suis bon autant que tenace, monsieur Bouvard ; je ne me formalise pas de votre procédé, et je reste.

—Restez si vous voulez ; je vous considère comme parti et je ne vous parle plus.

Et M. Bouvard se tourna contre le mur en grommelant :

—A-t-on jamais vu ! Déranger un homme paisible, le troubler dans son sommeil, pour lui conter de pareilles sornettes !

Tout à coup, M. Bouvard bondit sur son lit. Anatole venait de prendre le trombone du professeur, dans lequel il soufflait comme un sourd en poussant rageusement les coulisses. Des sons infernaux sortaient de l'instrument.

—Mon trombone d'honneur ! Offert par mes élèves ! Laissez cet instrument, monsieur !

—Monsieur, répondit Anatole, vous me considérez comme parti ; moi, je vous considère comme absent, et je me distrais en attendant votre retour. Couac ! couac ! fromm ! brout ! Hein ! quelle belle note !

—Vous allez me faire donner congé : mon propriétaire ne tolère pas le trombone passé minuit.

—Cet homme assurément, n'aime pas la musique. Frrout, frout, prra !

—Vous me déchirez les oreilles ! Vous gâtez mon meilleur instrument ! Un trombone qui a été mal joué est un trombone perdu, monsieur !

—Couac, prounn, pra, pra, pra !

—De grâce, finissez !

—Consentez-vous ?

—A quoi ?

—A renoncer au mariage.

—Mais, monsieur, je ne le peux pas !

—Alors, couac !

—M. Capdenac...

—Prouum !

—Est-ce un terrible homme !

—Frroutt !

—Si je lui fais un pareil affront, il me tuera.

—Cette raison vous arrête ?

—Elle en arrêterait bien d'autres.

—Dans ce cas, laissez-moi faire ; jurez-moi seulement que si j'obtiens le désistement de M. Capdenac, ma cousine sera libre.

—Vraiment, monsieur, vous abusez !

—Couac, proutt, pffuit, broutt !

—Oui, monsieur, elle sera libre.

—Bravo ! J'ai votre parole. Vous permettez que je me retire ? A propos, où demeure votre Capdenac ?

—100, rue des Deux-Epées.

—J'y cours ; au revoir.

—Toi, dit Bouvard, tu vas te jeter dans la gueule du lion et tu recevras la bonne leçon que tu mérites !

Cependant, Anatole courait à l'adresse indiquée. Quand il arriva, il pouvait être six heures du matin. Il sonna.

—Qui vive ? fit une grosse voix à travers la porte.

—Ouvrez. Communication très grave de M. Bouvard.

On entendit le bruit d'une chaine de sûreté qu'on déplaçait et d'une clef avec laquelle on ouvrait successivement trois serrures.

—Voilà un homme bien enfermé ! pensa Anatole.

Enfin, la porte s'ouvrit, et Anatole se trouva en présence d'un monsieur à la moustache en croc qui portait pour toilette de nuit un costume de salle d'armes.

—Vous voyez : toujours prêt ; c'est ma devise.

Les murs de l'antichambre disparaissaient sous des panoplies. Dans le petit salon où Capdenac introduisait son visiteur on ne voyait que des armes : yatagans, flèches empoisonnées, sabres, épées à une ou deux mains, pistolets, tromblons. Un véritable arsenal. Il y avait de quoi jeter le trouble dans une âme timide.

—Bah ! pensa Anatole, qu'est-ce que je risque maintenant ? Tout au plus deux heures et demie ! Allons-y !

—Monsieur, fit Capdenac, puis-je savoir ?

—Monsieur, répondit Anatole, vous voulez épouser Mlle Nicette ?

—Oui, monsieur.

—Monsieur, vous ne l'épouserez pas !

—Ah ! tonnerre ! ah ! sang ! et qui m'en empêchera ?

—Moi !

Capdenac regarda Anatole, qui n'était pas très grand, mais qui lui parut très décidé.

— Ah ! jeune homme, dit-il enfin, vous avez de la chance de me trouver dans mes bons instants. Profitez-en. Sauvez-vous, pendant qu'il en est temps encore. Sans cela, je ne réponds pas de vos jours.

—Ni moi des vôtres.

—Un défi ! à moi ! Capdenac ! Savez-vous que j'ai dix ans de salle ?

—Moi, je n'ai rien de sale, monsieur !

—Je me suis battu vingt fois et j'ai eu le malheur de tuer cinq de mes adversaires et de blesser les quinze autres. Allons, j'ai pitié de votre jeunesse ! Encore une fois, retirez-vous.

—Je vois, dit Anatole, à vos états de service, que vous êtes un adversaire digne de moi et mon désir s'accroît de me mesurer avec un homme si redoutable. Voyons. Prenons-nous ces deux épées, là, près de la cheminée ? ou ces deux haches d'abordage ? ou ces sabres de cavalerie ? ou ces lattes de cuirassier ? que diriez-vous de ces yatagans recourbés ? Vous ne vous décidez pas ? que faites vous ?

—Je songe à votre mère et à sa douleur prochaine.

—Je n'en ai plus. Préférez-vous la carabine, le pistolet, le revolver ?

—Jeune homme, ne jouez pas avec les armes à feu.

—Est-ce que vous avez peur ? Vous tremblez !

—Trembler ! moi ! c'est de froid.

—Alors, battez-vous ou renoncez à la main de Nicette.

—J'aime votre bravoure. Les braves sont faits pour s'entendre. Voulez-vous que je vous avoue une chose ?

—Parlez.

—Depuis quelque temps, je songeais moi-même à rompre ce mariage ; mais je ne savais comment m'y prendre. Je consentirais donc volontiers à céder ; mais vous comprenez que je puis avoir l'air, moi, Capdenac, de céder à des menaces.

—Je les retire.

—Alors, c'est entendu.

—Voulez-vous écrire et signer votre désistement ?

—J'ai tant de sympathie pour vous que je ne puis rien vous refuser.

* * *

Muni du précieux papier, Anatole courut chez M. Bouvard ; la distance était longue, et il n'arriva à sa porte que vers huit heures du matin.

—Qui est là ?

—Anatole.

—Allez vous coucher ! cria rageusement le professeur.

—J'ai le désistement de Capdenac. Ouvrez où j'enfonce la porte.

M. Bouvard ouvrit, et Anatole lui remit le papier, puis alla crier à la porte de Nicette :

—Cousine, levez-vous, habillez-vous vite, et venez !

—Il paraît, monsieur, que je ne suis plus le maître chez moi, dit M. Bouvard. Vous allez, vous venez, vous commandez ! Pour vous prouver que je ne suis pas content, je ne m'occupe plus de vous. Vous entendez ? Je vais lire mon journal !

Quelques instants après, Nicette, fraîche comme l'aurore, arriva dans le petit salon.

—Qu'y a-t-il donc ?

—Il y a, dit M. Bouvard, que votre cousin est fou !

—Fou, soit ! fit Anatole. Mais Nicette reconnaîtra que ma folie a du bon. Cette nuit, ma chère petite cousine, j'ai obtenu deux choses : M. Capdenac renonce à votre main et votre excellent tuteur consent à ce que

Suite à la Page 7

Cultivateurs, suite

poulets. Ces cabanes seront construites de manière à être facilement aérées sans que cependant il y ait de courants d'air.

Les poulets d'âge divers prospèrent toujours mieux lorsqu'ils sont élevés séparément et que le troupeau n'est pas trop nombreux. Lorsqu'ils sont en grand nombre, soit dans la cour, soit dans les maisonnettes durant la nuit, les faibles restent presque toujours hérissons, parce qu'ils ne peuvent jamais se procurer la quantité de nourture qu'ils devraient avoir ou une place confortable durant la nuit. Les plus forts les maltraitent toujours.

Pour éviter la déformation du bréchet (os de la poitrine) des poulets, il faut éviter de les laisser aller sur les perchoirs avant qu'ils soient presque complètement développés.

Comme nous l'avons déjà dit ailleurs, la nourriture doit être abondante, saine et variée et distribue régulièrement; mais la verdure et le calcaire ne sont pas mois indispensables. Dans bien des cas les poulets sont élevés sur un terrain qui a déjà servi successivement depuis un grand nombre d'années aux fins d'élevage et qui par ce fait se trouve complètement dépourvu de matières calcaires presque aussi nécessaires aux poulets que l'eau fraiche. Lorsqu'ils n'ont pas de gravier, ils ne peuven broyer leurs aliments, L'éleveur doit dans ce cas suppléer à cette insuffisance en répandant quelques tombreaux de gros sable de grève ou de petit gravier sur le terrain d'élevage. Un gravier très convenable est celui que l'on emploie généralement pour la coustrution des chemins de fer.

S'il n'y a pas déjà des arbustes sur le terrain l'on doit pourvoir à l'ombrage indispensable à la croissance rapide des poulets, en faisant des plantations ou en y semant du blé-d'Inde, des soleils, (Hélianthe-annuel) des topinambours, etc.

L'on peut aussi, lorsque les ponlets ont environ trois mois, leur fournir la protection nécessaire en mettant à leur disposition des abris portatifs tels que décrit ci-après.

Des abris de ce genre sont utiles non seulement pour loger les poulets de trois mois jusqu'au moment de l'engraissement ou jusqu'à la fin de l'automne, mais aussi au commencement du printemps pour les reproducteurs que l'on veut tenir à distance des poulaillers d'hiver.

Le Lait écrémé — Son emploi.

Les sous-produits du lait jouent un grand rôle dans l'alimentation du bétail. Or, il convient de les connaître, pour apprécier leur valeur relative et les employer utilement à l'entretien où à l'engraissement des animaux de la ferme. Laissons les savants et les chimistes disserter sur les propriétés de la caséine, de la lactite, pour ne considérer que la pratique courante, souverainement utile au cultivateur.

Le lait écrémé contient des substances solides azotées, qui, tout en constituant en elles-mêmes une nourriture très concentrée, ont l'inconvénient de ne pas être mélangées à des éléments carbonés dans une proportion suffisante pour être considérées comme aliment de première classe. C'est pour cette raison que le plus souvent on le mêle avec d'autres aliments plus riches en carbone, comme par exemple de la farine de maïs. On se sert avec avantage du lait écrémé pour la nourriture des jeunes animaux. Quand ceux-ci sont arrivés à un certain développement et que l'on veut leur donner une croissance rapide, rien de mieux que de le mêler aux grains et aux farines. Ainsi employé, il exerce une action salutaire sur la digestion. Les porcs sont les animaux qui constituent le premier et le plus important débouché pour le lait écrémé, qui convient particulièrement aux jeunes sujets: dix livres de lait écrémé paraissent en effet donner plus de profit chez ceux-ci, que quinze livres chez les adultes. D'ailleurs, on ne doit jamais le donner seul, mais avec une proportion de grain plus ou moins forte, suivant l'age.

Pour les animaux de 20 à 70 livres, deux onces de grain moulu par pinte. De 70 à 130 livres, quatre onces par pinte. De 130 à 200 livres, six onces par pinte également. Inutile d'ajouter qu'il est absolument nécessaire d'observer, dans la composition de la ration, une exactitude mathématique. On compte généralement que cent livres de lait écrémé ont pour équivalent vingt à vingt-cinq livres de farine de maïs. Il semble préférable de donner le lait sûr plutôt que doux, mais encore faut-il qu'il ne soit pas trop acide. A la Ferme du "Midland Dairy Institute", à Kingston, il fut fait une expérience pour l'engraissement des porcs, et de cette expérience on a conclu que l'engraissement le plus économique et le plus rémunérateur a été fait avec de la farine de blé d'Inde mêlée au petit lait ou au lait écrémé.

Après les porcs qui, règle générale, doivent recevoir chaque jour une ration comme nous venons de le dire, ce sont les jeunes veaux qui doivent avoir la préférence pour l'emploi du lait écrémé. Autant que possible, donnons-le leur frais, non sûr, chaud, avec une addition de farine de lin ou de maïs.

En Allemagne, chose qui peut nous étonner, on habitue peu à peu les vaches au lait écrémé, en le mêlant avec des proportions décroissantes d'eau, jusqu'à ce qu'elles l'acceptent pur. Ailleurs, on le mêle avec de la farine et du son.

Recolte magnifique en perspective dans l'Alberta.

Voici les nouvelles générales de la récolte, telles que donnés par les agents du C.P.R. et contrôlées par le surintendant général R. R. Jamison :

Medecine Hat— La récolte pousse très bien. De la bonne pluie

Gliechen— Tout est en excellente condition. Le blé d'automne a environ trois pieds de haut.

Didsbury— La récolte est en bonne voie aucun dommage. Température fraîche et orageuse.

Olds— Tout pousse très bien. Aucun dommage. Temps chaud avec bonnes averses.

Bowden— Le grain pousse rapidement et se forme en épis. Temps frais et orageux. Pas de dommage. Perspective d'une excellente récolte.

Penhold— Grain bien avancé, commence à se former en épis. Température favorable. Orages fréquents.

Red-Deer— Récolte s'annonce belle. Nous avons eu 48 heures de pluie.

Blackfalds— Récolte en belle condition. Aucun dommage.

Lacombe— Récolte s'annonce bonne. Pas de dommages. Temps frais et orageux.

Ponoka— Récolte bonne. Temps faforable, orages fréquents. Légers dommages au blé et au seigle d'automne causés par la grêle, mais rien de sérieux.

Wetaskiwin— Le grain pousse rapidement. Le blé et l'orge formés en épis. Temps favorable. Aucun dommage d'aucun genre.

Millet— Récolte s'annonce bonne. Temps frais et orageux.

Leduc— Le grain pousse bien. Orages légers. Aucun dommage. Perspective belle.

Strathcona— La récolte avance plutôt lentement, à cause du temps frais mais les apparences sont bonnes.

Stettler— Le grain est en épis et promet beaucoup. Temps chaud et orageux. Bonne apparence.

Alix— Récolte en excellente condition. Le blé d'automne est en épis. Temps orageux et plus frais que la semaine dernière.

Hardisty— Le grain pousse bien. Temps chaud et orageux. Aucune sorte de dommage.

Sedgewick— La récolte s'annonce très belle. Temps frais et pluies fréquentes.

Killam— Le grain pousse bien. Temps frais et orages fréquents. Aucun dommage.

Bawlf— Les épis commencent à se former. Perspective d'une abondante récolte. Temps chaud et beaucoup de pluie cette semaine.

Daysland— Belle température chaude avec un peu de pluie. Le grain pousse bien.

Camrose— Température favorable au grain qui pousse bien. Aucun dommage.

Okotoks—Grain pousse bien. Temps chaud et orageux.

High River— Le blé d'untomne est magnifique. Température favorable.

Nanton—Récolte en splendide état. Pluies chaudes pendant la semaine.

Lethbridge—Récolte en bonne condition. Température favorable.

MacLeod— Tout pousse admirablement. Température favorable.

Cultivateurs; Rappelez-vous Bien Ceci :

Tenez vos vaches propres.

Que vos étables soient bien aérées et que la lumière y entre à flots.

On le voit, les danois font bien les choses. Et ceci explique pourquoi leur beurre se vend cher.

On peut trouver dans toutes les races, des vaches laitières de qualité supérieure. Pour réussir dans l'industrie laitière, il n'est pas nécessaire d'avoir des vaches de race pure, mais il faut toujours avoir un taureau de race pure.

Comme fourrage succulent, les betteraves à sucre occupent probablement le premier rang.

Le temps c'est de l'argent. Une minute vaut au moins un sou, ne la perdez pas et vous vous enrichirez.

Aux Etats-Unis, les carottes et les panais de l'an dernier se vendent à un bon prix. Le prix des fraises est élevé.

Les pommes de terre se vendent à un prix élevé aux Etats-Unis et au Canada. A New-York, on attend les nouvelles pommes de terre du Sud, vers le milieu de juin.

Le cultivateur Lent sciait son bois de chauffage la semaine dernière, lorsqu'il aurait pu travailler à ses semailles. L'hiver dernier, monsieur Lent passait tout son temps à faire son train et à voyager au village. Monsieur Lent, qui perd une grande partie de son temps, en hiver, va continuer à scier son bois dans le mois de juin Et ses récoltes ? Il en parle le moins possible. . . et pour cause.

Il est très important que les animaux au pacage aient toujours à leur disposition une eau fraîche et pure; si on le peut sans trop de frais, on doit établir, dans le pâturage, un abri pour protéger les vaches contre l'ardeur du soleil pendant les chaudes journées de l'été.

Nicette, suite

vous épousiez celui que vous aimez.

—Vraiment, mon tuteur, vous voulez que j'épouse Anatole ?

—Hein ! fit Anatole.

—Puisque je vous aime, mon cousin !

A ce moment, Anatole sentit son cœur palpiter violemment. Etait-ce le plaisir que lui causait l'aveu inespéré de Nicette ? Etait-ce l'angoisse prédite par le doctour ? Etait-ce la mort ?

Malheureux que je suis ! s'écria le pauvre garçon. Elle m'aime. Je touche au bonheur, et je vais mourir sans l'atteindre !

Alors, prenant fiévreusement les mains de Ninette, il lui dit tout : la lettre reçue, la fleur respirée, le pronostic de son vieil ami, le testament écrit, les démarches faites, le succès obtenu.

—Et maintenant, acheva-t-il, je vais mourir !

—Mais c'est impossible ! dit Nicette. Ce médecin se trompe. Qui est-ce donc ?

—Un homme qui ne se trompe jamais, Nicette, le docteur Bardais.

—Bardais ! Bardais ! fit tont à coup Bouvard en éclatant de rire. Ecoutez ce que dit mon journal : "Le savant docteur Bardais vient d'être subitement atteint d'aliénation mentale. La folie dont il est atteint a le caractère scientifique. On sait que le docteur s'était occupé spécialement des substances vénéneuses. Il croit maintenant que toutes les personnes qu'il rencontre sont empoisonnées, et il le leur persuade. On l'a transporté cette nuit, à minuit, dans la maison de santé du doctuer Blanche."

—Nicette !

—Anatole !

Les deux jeunes gens étaient tombés dans les bras de l'un l'autre.

Saint-JULES

NOTES LOCALES

....AVIS....

à tous nos abonnés d'Edmonton, d'avoir à nous envoyer leur adresse.

Le nouveau tarif du système de livraison à domicile étant trop dispendieux pour nous en servir, à l'avenir, nous ferons faire cette distribution par des porteurs engagés par le journal.

M. Chas Dubuc et son fils, de Morinville, étaient de passage à Edmonton ces jours derniers.

M. Dubuc demeure dans le pays depuis plus de 17 ans, il est un des colons qui sont venus à la suite de l'abbé Morin. Il est le chef d'une nombreuse famille (8 enfants) tous établis à Morinville, où il possède au-delà de 1,200 acres de terres en culture.

Mde W. D. Smith et Mlle L. Martin de cette ville sont parties samedi pour un voyage de quelques jours à Gull Lake.

L'hon. Sén. Roy, M.D. a passé le dimanche à Gull Lake où Mde Roy passe l'été.

Rev. M. Ethier et le Dr Quesnel de Morinville étaient de passage ici ces jours derniers.

A la suite d'un déraillement du train du C.N.R. qui les emmenait jeudi dernier, et qui est dû au mauvais matériel que la compagnie a à son usage, ces messieurs ont dû faire 8 milles à pieds avant d'atteindre Edmonton. Ils sont arrivés ici vers les 11 hrs p.m.

Cette compagnie qui a obtenu des subsides considérables du Gouvernement pour la construction et la mise en opération de cet embranchement, s'occupe peu de donner des trains qui assurent un trafic régulier et de réparer sa voie qui est dans un état lamentable.

Le gouvernement ne devrait pas hésiter à employer les moyens dont il dispose pour forcer le C.N.R. à remplir ses obligations.

M. J. T. Dorais, instituteur retiré de la commission scolaire de la ville de Montréal, est de passage à Edmonton au cours d'un voyage d'agrément qu'il fait à travers l'Ouest.

Il constate l'immense progrès de notre province et l'avenir qui est réservé à ses habitants.

M. Dorais est parti hier soir pour visiter son cousin, le Révd M. Dorais curé de Fort Saskatchewan.

L'honorable juge Landry est parti hier pour un voyage de quelque semaines à travers la Colombie Anglaise.

Il est accompagné de son fils Hector, avocat d'Edmonton.

M. le juge Landry se dit très flatté de la manière toute gracieuse avec laquelle les Canadiens d'ici l'on reçu et dont il gardera un excellent souvenir.

Avant son départ M. le juge Landry a bien voulu nous promettre d'envoyer quelque correspondance sur ses impressions de voyage à travers les provinces de l'Ouest qu'il visite pour la première fois.

Le service du C. N. R. va de mal en pis. Il semble que cette compagnie attend d'être menacée de poursuites judiciaires et des frais qui en dépendront, avant de se décider à donner satisfaction aux intéressés.

Il y a 15 jours nous adressions un paquet d'imprimés à Mr Hétu de l'hôtel Morinville. Il semble que ce paquet devait arriver à destination dans les 24 heures.

Pour la deuxième fois, nous avons porté plainte auprès de la compagnie et ce n'est qu'hier que Mr Hétu put avoir ses imprimés.

La compagnie apporte une réelle mauvaise volonté à donner un service acceptable et les citoyens devraient se liguer pour exiger l'accomplissement des obligations contractées par elle.

Mercredi dernier Mr et Mde J. H. Gariépy de la rue Victoria avaient invité plusieurs amis à venir rencontrer M. le juge Landry qui depuis le dimanche précédent était à Edmonton.

Ce fut une réunion de frères et la plus franche cordialité n'a cessé de régner.

Les invités purent admirer la voix et le talent musical de Melle Gariépy.

Un lunch, remarquable par l'abondance et la qualité des mêts fut servi aux invités.

Mr J. H. Gariépy souhaita la bienvenue au héros de la fête et au nom de tous lui dit la joie et l'honneur qu'il y avait pour lui et ses amis de le recevoir au milieu de nous.

L'hon. juge Landry fut très éloquent et remercia tous les assistants et particulièrement Mr et Mde Gariépy de lui avoir fourni l'occasion de rencontrer des frères disant qu'en cette circonstance le plaisir était augmenté par le fait que ces frères étaient bien éloignés puisque lui et nous habitions chacune des extrémités de notre vaste pays.

Nous regrettons que l'espace nous manque pour reproduire les paroles de l'honorable juge Landry et des autres orateurs car un grand nombre de santés furent prononcées et le vin mousseux de la Champagne aidant, tous furent très éloquents.

M. Jos Lapointe qui était dangereusement malade à l'Hôpital Général est maintenant en bonne voie de guérison.

Mde A. Lambert et Melle Emma sont parties la semaine dernière pour un séjour d'un mois à St-Boniface, Man., en visite chez des parents.

Melle M. A. Lamoureux de Montréal est depuis quelques jours à Edmonton chez son frère Oliva où elle passera une couple de mois.

Madame Coley et Mr J. A. Bernard, de Lamoureux, Alta, étaient de passage à Edmonton au commencement de la semaine.

Mdlles Tessier, Bérubé et d'autres sont en promenade pour quelques jours chez Mr et Mde Coley du Fort Saskatchewan.

M. P. E. Lessard, de la maison Gariépy & Lessard et président de la Cie de publication du "Courrier de l'Ouest," est parti samedi dernier pour Montréal par affaires.

M. Lessard sera de retour dans le cours de la semaine prochaine.

Ils abandonnent le Michigan pour l'Alberta

Thos. Plamondon, Jos Plamondon, E. Plamondon et F. Duparent, quatre fermiers de Traverse City, dans le Michigan, étaient de passage ici la semaine dernière, après avoir passé quatre semaines à visiter l'Alberta, dans l'intention de s'y fixer.

Ils ont examiné avec soin le district d'Edmonton et ils sont convaincus que cette province offre plus d'avantages au cultivateur que la partie nord-est du Michigan, où ils demeurent et ils ont décidé de s'installer ici dès qu'ils auront réglé leurs affaires là-bas. Ils s'établiront dans la Peavine Valley, environ 100 milles au nord-ouest de la ville. Ils ont choisi la prairie mais où se trouve toutefois une partie boisée. Ils sont tous quatre mariés et pères d'une nombreuse famille, Thos. Plamondon ayant huit garçons et quatre filles. Jos, est le père de six garçons et de quatre filles. Ernest a six garçons et trois filles et M. Duparent a quatre garçons.

Ils demeurent au Michigan depuis trente ans, mais ils sont Canadiens de naissance étant nés à Trois-Rivières, P. Q.

Ils possèdent chacun une grande ferme près de Traverse City et il faut qu'ils trouvent à en disposer.

Ils reviendront au mois d'octobre avec leur famille.

Madame (Dr) H. Graves-Beninston en visite à Edmonton depuis quelques jours avec sa sœur, Mademoiselle Rhéaume, directrice de l'école de Beaumont, sont parties hier soir pour Toronto où elles passeront quelque temps chez leur frère l'Honorable Dr. J. O. Rhéaume, Ministre des Travaux Publics, Toronto.

Colons Satisfaits

CORRESPONDANCE

Saddle Lake, 6 Juillet, 07.

M. le Rédacteur du Courrier

Le 6 juin dernier nous passions à vos bureaux et sur vos conseils nous nous dirigions vers Saddle Lake, pays inconnu pour nous.

Nous avons trouvé un terrain très propre à la culture et où il y avait suffisamment de bois pour notre usage. Après consultation d'un commun accord, nous décidions de planter ici notre tente, c'était le 1er juillet.

Nous nous trouvons à 12 milles de la mission du Sacré-Cœur et à 4 milles du Cash Lake.

On dit que d'ici deux ans le G.T.P. passera ici.

Le voyage s'est accompli sans accidents. Nous sommes tous en parfaite santé et heureux d'être rendus ici. Notre ranch, qui se compose de 35 chevaux, aura ici tout l'herbage et le foin nécessaire. Il y en aurait pour nourrir des mille et des mille dans la seule vallée du Lac Saddle.

Ci-inclus vous trouverez un bon poste au montant de $1 pour l'abonnement de votre journal que nous attendons avec impatience.

Vous remerciant d'avance, veuillez me croire, votre bien dévoué

E. VEILLET,
Saddle Lake,
Alberta.

Le Canada Grandit.

Le bureau du recensement à Ottawa a fait des calculs approximatifs en tenant compte de l'immigration au Canada depuis 1901 et de l'accroissement naturel de la population, qui permettent de placer la population du Canada, au 1er avril dernier, au chiffre de 6,504,900 habitants.

Si cet accroissement se continue dans les mêmes proportions jusqu'en 1911, nous aurions, au prochain recensement décennal, une population de plus de 10,500,000 habitants.

Ce ne serait pas une mince gloire pour Sir Wilfrid Laurier d'avoir pris le Canada avec à peine 5,000,000 d'habitants en 1896 pour le porter, au bout de 15 ans de gouvernement, à plus de dix millions, avec un commerce extérieur dépassant le milliard

Immigrants Britanniques

Ceux qui viennent au Canada sont supérieurs à ceux qui vont aux Etats-Unis.

Ottawa, 15 — M. J. Bruce Walker, principal agent canadien d'immigration en Grande-Bretagne, qui est actuellement à Ottawa pour affaires de son départemant, dit que le trait distinctif de l'immigration britannique, au Canada, cette année, est la supériorité relative des immigrants qui viennent au Dominion, si on les compare à ceux qui vont aux Etats-Unis.

Les agents d'immigration en Grande-Bretagne, dit-il, ne cherchent pas à encourager l'émigration des villes, mais tous leurs efforts tendent à se procurer des immigrants venant des campagnes. Les districts du nord et du nord-ouest de l'Angleterre fournissent actuellement la plus grande partie des immigrants. Ceux qui viennent de Londres et des autres grands centres de population, sont presque tous envoyés par les différentes associations charitables. L'immigration britannique au Canada cette année est, jusqu'ici, de plus de cinquante pour cent plus considérable, que celle de l'année dernière.

Parlant des rapports envoyés en Grande-Bretagne par les immigrés, M Walker dit que les déclarations exagérées de misères et de privations, faites par des immigrés paresseux, dans des lettres adressées aux journaux ont généralement été suivies, dans le courrier suivant, de réfutations complètes faites par leurs camarades.

M. Walker cite comme exemple des lettres qui ont été publiées le printemps dernier, déclarant que des immigrés avaient été poursuivis par des loups dans les rues de Winnipeg, et que des centaines d'Anglais avaient été gelés à mort dans les prairies. L'attention du ministre de la Justice a été attirée sur ces déclarations libelleuses, et il est probable qu'à la prochaine session du gouvernement une loi sera présentée faisant un crime de vilipender volontairement le Dominion dans la presse des autres pays.

-- AVIS --

Avis est par les présentes donné aux souscripteurs de la Société d'Agriculture du district de St-Albert que le ministre de l'agriculture pour la province de l'Alberta vient d'autoriser Mr A. A. Ringuette domicillié en le village de Morinville, comté de St-Albert à convoquer une assemblée publique pour le 27 juillet à 7 hrs p. m. en face de l'Hôtel Morinville, en le village de Morinville, comté de St-Albert, de tous les souscripteurs de cette Société pour l'élection des officiers de la dite Société.

Signé— A. A. Ringuette.

-2-

LE MARCHE

COURS DE LA SEMAINE

Viandes. Poids vif, la livre. Bœuf, 4½ à 4 cts ; Porc, 5½ cts ; Mouton, 7 cts ; Agneau, 7 cts ; Veau, 5 à 5½ cts ; Poulets, 11 cts ; Dindons, 15 à 16c. ; Canards, 12 cts ; Oies 13 à 13½ cts,

Viandes dressees, la livre. Bœuf, 6 à 7c Porc, 9½ cts ; Mouton, 10 cts ; Veau, 10 c. ; Poulets, 15 à 18 c. ; Dindons. 18 à 20c. ; Canards 14 c. ; Oies, 15c.

Beurre frais, la livre, de 30 à 33 cts,

Œufs, 25 cts la douzaine.

Pommes de terre, 30 à 35 cts le minot.

Carottes, 2c., la livre, **Navets,** 2c. la lb.

Choux-Navets, la livre, 1½ cts.

Betteraves, la livre 3 cts,

Choux, la livre 7 à 8 cts.

Oignons, la livre 6 cts.

Foin, par tonne, Mil, $18. à $22. ; de coteau, $12. à $16. ; slough, $8 ; $12.

Grain en vert, (green feed) par tonne, $8 à $12.

Paille, la charge, $5.00 à $6.00

Avoine, 28c. le minot

Ble, 60 à 63c. le minot.

On demande une personne d'âge moyen pour tenir maison pour jeune homme. Ferme située à 20 milles de la ville et un mille du village de Morinville Gages $20 par mois. S'adresser au bureau du journal.

Henri Arthur.

Belle Ferme à vendre —Une belle ferme de 160 acres, seulement à 20 milles de la ville, toute cloturée en broche. Il y a sur cette ferme 30 acres de cassés, le reste est en foin. Rendement annuel 100 tonnes de foin de première qualité. Le propriétaire est disposé à vendre à un prix exceptionel, pour du comptant. Adressez vous aux bureaux du Courrier.